

ed that policy, as I accepted also the policy of Confederation, and I appeal to hon. gentlemen sitting around me, who have been my colleagues in the Cabinet for the last year, to say whether there is one of them who will for a moment countenance the belief that in working out that policy they have not had my loyal, warm and earnest support. (Cheers from the ministerial seats). As for the hon. member for North Lanark, I will admit at once that, having acted with him, as a colleague, associated with me in transacting the business of the country, if I had shown him the evil treatment which he and other hon. members on that side of the House complained of, I would be undeserving of the character of a gentleman and unworthy to address a body of gentlemen, such as those who are sitting around me. Now, what are the facts? I had known the Hon. Mr. McDougall—I beg his pardon for naming him—for some years, as I had known most of the other leading public men of Canada. From the moment I sat down with him in the Privy Council this was his position; Mr. Ferguson Blair was dead, Mr. Howland had been appointed Lieut. Governor of Ontario, and he sat there as the only Liberal, except my hon. friend from New Brunswick, Hon. Mr. Tilley, in the Cabinet. Now, if I have been anything all my life in politics, I have been a Liberal. The party with which I acted in Nova Scotia, and which for many years I had the honour of leading—that great party which secured for that Province all its important and useful public Works, and which carried into practical operation every broad and liberal principle of responsible Government and civil and religious liberty—was the Liberal party. We called ourselves Liberals and were not ashamed of the name. When I came up here, then, I found the hon. gentleman the only Liberal representing Canada in the Government. Was it not natural that he should have my sympathy, as he had my cordial support, in every measure which he proposed? He had my sympathy and as far as I know or can remember an unkind word never passed between us. When I changed my place in the Government and became Secretary of State for the Provinces, the proposition made to me to accept that office was made on his own sofa in his own house, with no one present but the Premier, the hon. gentleman and myself. I had reason to believe that that offer had his full approbation or I would have never considered it. Well, what then? The moment that I ascertained that our colleagues, who were then scattered about, approved of the appointment, I accepted the position. What was the next step? I felt that I could not assume the duties of that office with justice to my own character, to this House, and with satisfaction to the country, without using every means in my power of

l'ai proposé, nous aurions eu le bénéfice de son commerce, nos jeunes gens y auraient trouvé un champ d'action pour leur énergie et leur initiative, et le Canada n'aurait pas été plus tenu de le défendre et de le protéger qu'il n'est tenu de protéger les autres provinces sous la domination du Gouvernement britannique. Mais une majorité dans cette Chambre en a décidé autrement; et lorsque je suis venu de ma propre province pour me joindre aux membres du Gouvernement, j'ai accepté cette politique, comme j'ai accepté aussi la politique de la Confédération, et je demande à mes honorables collègues qui m'entourent, et qui ont été mes collègues dans le Cabinet durant la dernière année, de dire s'il y en a un parmi eux qui pourrait soutenir pour un moment que lorsqu'ils ont travaillé à élaborer cette politique, ils n'ont pas reçu mon appui loyal, chaleureux et honnête. (Acclamations venant des fauteuils ministériels.) En ce qui concerne l'honorable député de Lanark-Nord, j'admettrai à l'instant qu'ayant travaillé avec lui, en tant que collègue, à la transaction des affaires du pays, si je lui avais réservé le mauvais traitement dont il se plaint, ainsi que d'autres membres de ce côté de la Chambre, je ne mériterais pas le nom de gentilhomme et je serais indigne de m'adresser à une assemblée de gentilhommes comme les personnes qui m'entourent en ce moment. Maintenant, quels sont les faits? Je connais l'honorable M. McDougall, je le prie de m'excuser de le nommer, depuis quelques années, comme je connais la plupart des autres hommes publics éminents du Canada. A partir du moment où j'ai siégé avec lui au Conseil privé, voici quelle était sa position; M. Ferguson Blair venait de mourir, M. Howland avait été nommé lieutenant-gouverneur de l'Ontario et, à l'exception de mon honorable ami du Nouveau-Brunswick, l'honorable M. Tilley, il siégeait comme seul député libéral du Cabinet. Maintenant, si, dans ma vie, j'ai été quoi que ce soit en politique, ce fut d'être libéral. Le parti auquel je me suis affilié en Nouvelle-Écosse, et que, durant plusieurs années, j'ai eu l'honneur de diriger, ce grand parti qui a donné à cette province tous ses travaux publics importants et utiles, et qui a mis en pratique tous les principes de tolérance et de libéralité d'un gouvernement responsable et ceux des libertés civiles et religieuses, ce parti, c'est le Parti libéral. Nous nous appelons libéraux et nous n'avons pas honte de ce titre. Donc, quand je suis venu ici, j'ai constaté que l'honorable ami était le seul Libéral à représenter le Canada au Gouvernement. N'était-il pas naturel de lui accorder ma sympathie, étant donné qu'il avait mon appui cordial pour toutes les mesures qu'il proposait? Il avait ma sympathie, et autant que je le sache ou que je puisse me souvenir, jamais un mot désobligeant n'a été échangé entre nous. Lors-

[Hon. Mr. Howe—L'hon. M. Howe.]